

# « Pilier Jacques a dit... »

## À l'écoute des parts bébés

- La part bébé à Paris -

Je vais vous raconter, partager avec vous, l'histoire d'une rencontre qui a été pour moi fondatrice. Elle introduit « Le théâtre de (la) rue », précédant les situations d'Aystel, Bichin et Pedro, c'est celle de Jacques dit « Pilier ». En reparler ici, une nouvelle fois, c'est simplement dire et redire à quel point je lui dois beaucoup, parce que cette rencontre m'a guidé et me guide encore dans mes déambulations, mes pérégrinations, dans mes itinérances cliniques. Elle est devenu un des points de départ de ma pratique actuelle et a fait de moi un « psychologue de rue ». Mais avouons-le, avant de rencontrer Jacques, le professionnel débutant que j'étais étais un peu perdu (malgré un enthousiasme débordant et une bonne humeur à toute épreuve), en manque total de repères face à cette vertigineuse clinique de l'errance. Plus de cinq ans se sont passés et Jacques habite encore mes pensées. Je prends régulièrement de ses nouvelles comme si je continuais à « dialoguer » avec lui, et pourtant, nous nous sommes rencontrés qu'une seule fois.

C'est aussi à l'époque une de mes premières rencontres avec le monde de « la rue », une expérience en propre, qui me fit sortir de l'horreur et pessimisme vécus à la lecture *Des naufragés* de Declerck : avec Jacques qu'on pouvait aussi entendre une certaine *poétique de la rue* (qui n'est pas à confondre avec une esthétisation de l'horreur), de la créativité, de l'inventivité, des ressources, et pas que de la destructivité et du désespoir. **Conclusion** : observer ces parts bébés qui se mettent en scène dans l'espace social de « la rue ». Dans nos rues, il suffit d'observer, d'y prêter attention, il a bon nombre de « bébés inconsolables » (« chagrin » pour Tustin). Des « pleurs de désespoir et de désintégration »<sup>1</sup>, comme le dit Winnicott, se font entendre si nous les écoutons. Il y a, pour le dire encore autrement, dans ces obscures rues chemineuses des pensées vagabondes. « *Errantes et vagantes, en souffrance (comme la lettre n'ayant pas atteint son destinataire), ces pensées sont comme en quête d'agrippement, d'enveloppement, en quête d'un penseur pour les penser, d'une « capacité de rêverie » bionienne, c'est comme si elles étaient en quête d'un espace pour être accueillies, d'une hospitalité, d'une parentalité dans la cité* ». Ce terme de « parentalité dans la cité », je le dois à Jacques, c'est lui qui, en quelque sorte, me l'a révélé de par sa quotidienneté et ses rituels organisés au cœur de l'espace social de la cité. Mais alors c'est quoi cette parentalité dans la cité ? Expliquons nous.

Lorsqu'on nous demande d'aller le rencontrer pour évaluer sa situation, on nous dit que Jacques erre depuis près de vingt quatre ans dans les méandres de la cité urbaine. Avant d'aller à sa rencontre,

---

<sup>1</sup> « Pourquoi les bébés pleurent-ils ? », in *L'enfant et sa famille*, p.73.

nous allons mener notre enquête, recueillir des informations, et s'apercevoir étonnamment que tout le monde le connaît sans pour autant savoir véritablement qui il est et comment il se prénomme. Avec ces vingt quatre ans d'itinéraire rituel, Jacques semblait faire partie intégrante du mobilier urbain, du cadre (plus encore, il était une œuvre d'art urbaine / Cf. *L'inconnu de l'escargot*). Quand Jacques a disparu, en étant hospitalisé, c'est la cité en entier qui s'en est inquiétée. Jacques n'était pas SDF malgré son apparence de « clochard ». Il avait au sud de la ville, à proximité de la ligne de tram et d'un des hôpitaux, un petit studio sans eau ni gaz, une paillasse en guise de lieu de couchage. L'espace était manifestement déserté, non investi, inhabité (**sûrement** à l'image de son monde interne). Jacques « ne peut être chez lui que hors de chez lui », comme dirait Henri Michaux. Alors, il déambule toute la journée qu'il neige ou qu'il vente, sous la pluie comme sous le soleil écrasant d'un été de canicule. Il répète son itinéraire rituel : de chez lui, à un square portant le nom d'un célèbre résistant fusillé, en passant par la gare, y stationnant planté au milieu de la grande place, immobile les bras croisés derrière le dos, le regard fixant l'horizon et que rien ne semble pouvoir perturber avec sa grosse tête de Karl Marx blanche, puis revenant sur ses pas au centre commercial, devant un fast-food, où très régulièrement des clients lui donnent quelques frites ou bien un reste de sandwich même si Jacques ne mendie jamais, et pour finir son petit studio désert. Manifestement, Jacques suit la ligne de tram, les rails (Cf. Sidiki Alpha). **Commentaire** : il reproduit inlassablement une forme de circularité redondante, un boucle, qui se répète à l'identique sans se transformer. Les équipes de travail de rue le connaissent depuis toujours, en tout cas depuis qu'elles existent, elles se sont toujours préoccupés de lui sans pour autant savoir comment lui venir en aide, car Jacques ne parle que très peu, s'exprimant par un « oui » ou un « non ». Il en est de même du chef de gare, des agents de sécurité du centre commercial qui font tous preuve de tolérance et d'attention à son égard, de respect face à sa présence si singulière, sans jamais de représailles malgré une hygiène repoussante. **Donc** : tout le monde le connaît, s'intéresse et prend soin de lui comme d'un « enfant », mais personne ne sait qui il est vraiment.

A bien y regarder, ce n'est pas n'importe quels endroits où Jacques se rend, ni à n'importe quels moments. Ses itinéraires ne sont pas si rituels que ça, c'est autres choses qui l'aimante. Il est à la gare quand ce sont les heures d'affluence, que les passagers débarquent par vagues successives des wagons pour aller à leur travail, lui fait face à chacune des vagues qui déferlent, il se laisse envelopper et remplir jusqu'à ce que la foule s'évanouisse, et repart suivant les rails du tram. Il en est de même pour le fast-food. C'est aux heures pleines que Jacques cherche sa proximité et celle des clients qui y consomment. Il se remplit de quelques sandwiches généreusement offert par le consommateur pris de pitié ou de compassion, puis poursuit son itinéraire. **Précisons** : Jacques ne se nourrit exclusivement que de sandwich. C'est avec ses vingt euros hebdomadaires qu'il se les achète en superette, avec ce petit pécule que lui donne en main propre sa tutrice sur le perron de la porte de l'institution. C'est ainsi qu'elle a réussi à garder contact avec lui sur ces quelques dernières années. Mais Jacques lui échappe. Elle sent bien qu'elle risque de le perdre définitivement, tant il est de plus en plus confiné dans son

retrait, en repli. Jacques s'y rend rituellement tous les mercredi à 14 heures, comme un automate. Pas un mot ne sort de sa bouche. Il ne demande rien, ne revendique rien, prend son argent et repart. Jacques vit et se nourrit à l'économie.

**Commentaires :** à cette époque, Jacques était tels que ses sandwiches, « emmailloté ». Il est un « bébé emmailloté ». Il se laissait et était enveloppé par la foule dense et compacte, bercé par elle, une foule mouvante et auto-animée par les flux et reflux continuels, telle des vagues successives. Jacques se laisse porter par la vague. Enveloppé par ses rituels, bercé rythmiquement, Jacques s'était inventé une berceau, une « maternité », calme, liante, circulaire et redondante, mais par ailleurs, non-implicative, qui ne le cherche pas, qui est là et pas là à la fois. Jacques était perpétuellement (ré)animé par la vie de la cité, à son contact. Il adopte « les lois organiques de la ville » (Th. Paquot).

Il y a, dans la ville où je travaille, une grande rue. Le tramway passe en son centre. De chaque côté, une voie unique est dédiée aux automobiles. Jacques qui n'aimait pas marcher les trottoirs empruntait alors la chaussée de telle sorte qu'il pouvait y créer des bouchons. Vous me croirez ou non, mais personne ne klaxonnait Jacques, et cela, parce qu'il était connu de tous. Par ses lentes déambulations, Jacques semblait équilibrer et neutraliser le vacarme et les folles agitations de la cité. Seul sur la route, il se logeait de manière omnipotente au centre des regards et de l'attention, de sorte qu'on ne l'oublie pas. Lors de son hospitalisation, son infirmière de référence l'emmena refaire sa garde-robe. Elle découvrit que Jacques n'aimait pas les rayures. Il n'aime pas la violence des contrastes. Il ne lui faut pas trop de vie, pas trop d'affects, pas trop manger. Il ne faut pas d'ébranlement de l'être.

Nous allons alors chercher Jacques avec ces quelques information, mais il ne nous apparaîtra pas tout de suite. Il est évanescent, invisible, introuvable. Après plusieurs tentatives infructueuses, de la persévérance, nous allons finalement le trouver place « du résistant », un jour d'été caniculaire. Avant d'aller à sa rencontre, je suis franchement inquiet par l'étrangeté qui se dégage de lui. Même si Jacques n'est pas un SDF, il porte tout de l'apparat du « clochard ». Vingt ans d'hospitalisme social, ça finit par se voir. Grande barbe blanche, les cheveux longs et grisonnants, une épaisse parka bleue sale, avec dans ses plis (*La vie [gît] dans les plis*, de Henri Michaux), pellicules, poils, et poussière, bottes en caoutchouc coupées à leur base pour en faire des sabots, vieux jean noir sali par des années de rue.

C'est en plein soleil de juillet que nous allons à la rencontre de Jacques qui sue à grosses gouttes, qui coulent dans des grands yeux noirs écarquillés. Jacques est là planté sur le bitume, stoïque et impassible. A-t-il seulement remarqué notre présence ? Il semble ailleurs. Absorbé. M'approchant de lui, je découvre alors qu'il regarde attentivement une pièce d'un centime d'euros lovée au creux de sa paume. Pas d'émerveillement, pas d'heureuse découverte, Jacques est juste absorbé par la petite pièce ronde. On se présente moi et ma collègue infirmière. Jacques prend alors lentement et délicatement la pièce de ses doigts, sans la perdre du regard, pour la glisser dans sa poche gauche, ce qui prend de longues secondes. Nous avons à faire à une harmonie de gestes, une véritable

chorégraphie, comme un pré-*liminaire* à toute possibilité de rencontre. C'est alors qu'il nous montre son visage inexpressif, un masque figé, et que d'un geste mécanique il nous tend une main longue aux ongles crochus. Jacques connaît les convenances ! Il nous serre la main, chacun à notre tour, sans vraiment nous regarder. Rien n'accroche son regard. D'un « bonjour », Jacques nous rend la politesse par un « oui », sec et à peine perceptible. Jacques paraît comme sans vie, tout en automatisme. J'ai l'impression qu'il fait deux mètres (hospitalisé, il me paraîtra beaucoup plus petit). Jacques ressort sa pièce ronde de sa poche pour la placer au creux de sa main droite. Il est de nouveau capté. Il y est agrippé, cramponné. La pièce est le monde. Il y est réduit. C'est à un grand corps caverne et cryptique auquel nous avons à faire.

On va se rencontrer et dialoguer autour de cette petite pièce ronde, à partir d'elle. A chacune de mes questions, Jacques va me répondre par un « oui » ou un « non » gutturaux, à peine perceptibles, lointains. Au bout d'un moment, Jacques va sortir lentement de sa poche un paquet de cigarettes. Suis-je trop insistant ? Dans des mouvements fluides et d'une grande précision, il en prend une délicatement, la met à sa bouche, range son paquet, puis l'allume, ce qui prend encore de longues et lentes secondes. C'est très étrange : Jacques ne semble ni inspirer ni expirer la fumée de sa cigarette, et pourtant, d'importantes et épaisses volutes s'échappent de ses narines roussies. Quand Jacques fume, il n'y a aucune violence. Même sa manière de fumer est d'une grande beauté. Quelques minutes plus tard, Jacques qui a terminée sa cigarette, la pose délicatement par terre, se redresse, puis se courbe à nouveau pour la mettre à sa convenance, aux millimètres près. De son pied droit, il vise l'emplacement de sa cigarette, puis l'écrase doucement à plus d'une dizaine de reprises par la délicate pression de sa voûte plantaire qu'il fait basculer. Plus tard, Jacques refumera une deuxième cigarette (au moment où Larry, jeune punk à chien turbulent, nous rejoindra) avec le même rituel de séparation.

**Commentaire :** Jacques aménage toutes ses séparations et ses pertes par des rituels comme avec celui de la cigarette. Par sa maîtrise maniaque de l'objet, par sa maîtrise omnipotente de l'espace dans et par ses déambulations, Jacques semble comme « [surmonter la] perte en supprimant la possibilité de toute perte par la suppression de ce qui peut d'une façon générale être perdu : un objet. Il réalise un niveau de présence antérieur à toute objectivation »<sup>2</sup>. Jacques est enveloppé mais aussi enfermé dans des rituels à l'image de Molloy de Samuel Beckett, qui erre en cercle sur la plage collectant obsessionnellement ses « pierres à sucer ». Peut-être aussi, avons-nous à faire à des rituels d'ouverture et de fermeture ?

Au bout d'une bonne demi-heure, nous laissons Jacques qui, sans réponse à nos au revoir, se remet lentement en mouvement, les mains derrière le dos, trainant ses bottes-sabots vers je ne sais où. En quelques minutes, Jacques a totalement disparu. Nous restons sur place pour débriefer entre collègues et lorsque nous repartons, Jacques est réapparu de l'autre côté de la place. Je l'observe à nouveau. Il est cette fois-ci devant la superette, soda à la main. Jacques est complètement tordu sur sa

---

<sup>2</sup> Henri Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, p. 19.

gauche, son corps courbé. Il semble totalement absorbé par un pigeon qui se promène en saccades à côté de lui, comme aimanté. **Commentaire :** Jacques ne vit pas dans un monde qui soit fait d'objets. Il n'y a pour lui que sensations, formes en formation, mouvements sensuelles dans lesquels il se loge, se blottit. Jacques avait trouvé dans « la rue », une enclave sensuelle et maternelle.

**Pour finir :** qu'est devenu Jacques ? Il fut hospitalisé sous contrainte... « sur un mode doux ». C'est-à-dire que tout a été fait sans brusqueries, des pompiers aux urgentistes, ce qui est assez rare pour le signaler. A chaque endroit où Jacques a pu aller, il a su créer autour de lui un monde calme, paisible, sans violence, aux antipodes de la toxicité. Aux Urgences psychiatriques d'abord, en service après, et pour finir en maison de retraite situé dans un petit bourg. Malgré la violence de son arrachement à « la rue », Jacques a su recréer une forme de parentalité dans l'institution, où il est dorénavant au cœur d'une attention partagée sans être abandonné à lui-même. **Albert Ciccone dit des bébés qu'ils ont une extraordinaire capacité à aller chercher leur objet, à faire exister le parent, à le créer, à l'inventer, à l'animer. Il y a en Jacques un bébé plasmateur.** Jacques s'était inventé jusqu'alors une forme de « parentalité dans la cité » dont il se nourrissait à l'économie. Une parentalité où il était abandonné à lui-même : tout le monde le voyait mais personne ne le connaissait vraiment ; transparent, tout le monde le voyait et ne le voyait pas ; et lui voyait sans voir, comme chez certains enfants autistes ; vu et invisible, il y avait en lui comme un bébé qui n'est pas regardé, qu'on ne regardait pas ; on parlait de lui mais on ne lui parle pas ; on le prenait, on le posait et il ne bougeait pas. Les choses sont bien différentes maintenant, m'a-t-on dit...